

Jacqueline Paschetta

# LE SOUFFLEUR DE VERRE

Poésie

*« Mais le verre de l'aube se brise un peu vite »*  
Philippe Jaccottet - *A la lumière d'hiver*

*« Chaque mot est un refuge du souffle »*  
Paul Valet - *Paroxysmes*

## L'aube

C'est un temps mort à gorge tendue, à frisson de roche que déroule le tissage de l'araignée.

Nous sommes ce peu de cendre que défait le printemps.

S'avance ce temps pieds nus sur le sable, chevilles nouées, bras sur la ligne d'horizon, poignets liés, visage amaigri par la succession des vagues.

A pas mesurés, sur le chemin bordé de genêts, taille cintrée de brume, cheveux défaits, lorsque la clameur des montagnes endolorit le chant perdu des ouvreuses d'opéra.

Je m'enivre d'herbes folles, elles sont joyeuses au toucher.

Le carillon m'élève au sommet, c'est une brindille qui fait la force de la forêt.

On raconte que les pays de brouillard sont des pays de légendes, mais le brouillard se dissipe et les elfes disparaissent. Dans le ciel d'azur, les dieux ont laissé des traces et les saintes soupirent encore.

Sur les rives boisées de la Méditerranée du temps des trirèmes, le rameur s'est endormi sur la grève et la biche s'est enfuie.

Les abeilles ont composé le miel le plus doux qui soit des fleurs de bénitier.

Les rochers sont tièdes au soleil d'avril et l'abeille secoue son armure comme un soldat qui rentre au château.

On entre en douce dans l'enceinte fortifiée bâtie de fougères et d'ancolies.

Le lac n'est pas loin, l'été on ira écouter le chant des pierres rousses dans l'écho des éboulis.

Dans ce jardin les tilleuls se promènent et les moineaux sont plantés là.

Dans le défroissement de sa robe et des nappes brodées, une sandale fut laissée sur le seuil.

La pulpe du soleil au bord des lèvres, un orage est annoncé, c'est le bruit du printemps qui court.

La nuit s'éclipse mais il reste du noir dans les nuages, c'est mal effacé, dit l'enfant qui use sa gomme comme un laboureur sa charrue.

Ce brin d'avoine dans la fissure du mur raconte l'histoire de la peste au Moyen âge et le vol des étourneaux l'invasion des barbares.

On n'arrête pas le temps, on le caresse dans le sens du poil comme un chat.

L'histoire attend toujours près de la source, au bord du chemin où poussent les pensées sauvages, sur le caillou, dans la pâleur de l'aubier et l'incandescence du feuillage.

Un couple de tourterelles a fait son nid entre deux persiennes repliées comme deux grandes ailes striées d'azur.

Derrière les nuages, il y a un autre ciel, ce n'est pas celui qu'on voit, c'est un paravent chinois qui déploie ses ailes.

La ville a retrouvé sa source, je l'ai vue surgir entre les rochers et se jeter nue dans la mer.

Les renards s'aventurent aux abords des villes. Les rivières dévalent, fissurent le bitume qui les a endeuillées. Sur la place, un marais remonte à la surface, les flamants roses ne vont pas tarder à s'y poser.

On entend un volet claquer, c'est le vent qui donne une gifle à celui qui l'a blessé.

Traverser le temps lorsque le chant dure et que les arbres dissimulent à foison le combat des ancêtres.

J'ai toujours présent en mémoire l'air du siffleur d'auroch, la peinture des cavernes et la poussière des marbriers.

Vous gravissez les monts et merveilles et gravez sur la roche la figure du sorcier.

Le printemps ? Vous riez ! C'est un ciel qui crève d'ennui à trop glisser sur la neige.

Il s'est embarqué sur le fleuve. Le temple est en ruines, mais la statue frêle et dévêtue l'attend. Il a posé ses doigts sur le marbre où quelques gouttes de pluie ont parfumé ses lèvres. Il est descendu sur la rive, la pierre a basculé, une épine de rosier l'a retenue.

Acceptez l'offrande, elle fleurit, il n'est de sauvage que la parole maudite, la blancheur de l'effraie et le battement monotone de l'orage.

L'instant m'échappe et pour l'auréole, vous repasserez, je n'ai plus assez d'or ni de paille dans les cheveux.

L'alouette ressasse à force de miroirs brisés. Elle en a assez qu'on la considère comme une écervelée.

Il me semble que nous l'avons connu ensemble, ce rieur et ce ravi, cet innocent et cet intrépide, ce baladin et ce danseur de corde. Il est mort ce matin d'un faux pas dans l'azur.

Nous étions libres et beaucoup d'années perdues devant nous, de temps ramassé dans nos poches. Les ornements se sont déplacés et dans l'embrasure des portes, des pensées brûlent encore. Mais le sable a fait grincer les gonds, le vent claquer les portes. La peinture s'écaille comme les pelures d'un fruit. On a retrouvé des fragments de musique sous les dalles du sentier. Le portail rouillé frissonne sous la pluie, les églantiers l'ont recouvert.

Un jour, sur le sentier qui mène à la vieille chapelle, ils seront unis pour s'éclipser en douceur et saluer l'oracle.

Il est un coffret en bois de cèdre enfoui sous les ronces et gardé par un faune. La clé fut égarée un jour d'orage et nous sommes arrivés en retard à l'opéra.

Nous sommes sur la tour, les drapeaux des conquêtes ont perdu leurs couleurs. Une colombe a rassemblé ses effets et s'en est allée nicher loin de l'escarmouche.

Soyez dès l'aube au bord du chemin qui mène au lac, lorsque l'écureuil descend du noyer, la tourterelle au col noir s'épouille et un reste de soleil de la veille dans le creux du rocher se mêle à la rosée.

Le sentier s'est dérobé dans les bruyères. Un vol de perdrix, le bruissement d'une fourrure, une pierre qui roule et puis soudain le bourdonnement de la rivière en contrebas.

Ce torrent, je l'ai vu s'agenouiller devant la fleur tombée, ralentir sa course au passage du hérisson, tourbillonner avec les feuilles d'automne, ravir un rayon de lune pour servir de miroir au roitelet.

L'escapade est notre part invisible, après tant d'années les bords des nuages sont à peine rouillés.

Et vous voici dévoilés, éclaboussés par les eaux vives, nous avons survécu à la dérobadade.

Un fifre a joué la chanson des courses folles dans le ruisseau et le village s'est ébroué comme un chevreau surgi des broussailles.

Ce que vous pensez n'a plus cours, c'est de l'histoire ancienne. Vos songes s'effilochent, ils sont d'une paroisse que le temps menace à chaque saison. Vous voyez bien que le toit fuit, les hirondelles ont fait leur nid dans les entremets et la perle noire est tombée l'été dernier dans une flaque d'eau.

Vous avez joué ce jour-là sur la place de l'église. C'était une chanson d'un temps révolu, les passereaux s'en souviennent, ils vous ont soufflé l'air.

J'ai ouvert les fenêtres et tout est entré, l'odeur brûlée des racines, le feulement du torrent, le souffle âcre du vallon.

Un liseron, tandis que je lisais, a été semé par les oiseaux, le voilà grimpé à l'assaut des murs, tache mauve sur la pierre, il s'écrie, je ne passerai pas l'hiver.

Ce bleu qui suinte entre les roches, ce n'est pas la mer, ni la rivière, encore moins l'océan, c'est une coupure dans le pétale que l'abeille répare.

Sur la fraîcheur des tomettes, le chat soupire. C'est une fantaisie en robe de deuil.

Dans le couloir, le glissement des pas de la servante au sourire denté de lierre. Les confidences se disent lorsque le soir balaye trop tôt la poussière du jour.

## Les Roseaux

La veille encore il dormait sous les arcades, mais au premier soleil, il a cligné des yeux et le regard qu'il lança à l'orfèvre orna le bijou d'incrustations marines.

Le souffleur de verre façonne un flacon de brise et d'étendue verte où le soleil décline.

Partez, c'est une idée folle, pour des pays lointains. Je vous suivrai de près, c'est si doux le vol des éperviers.

C'est une île au parfum de résine et d'encens. Ses arbres ont puisé l'eau du désert et le vent du large fouette le flanc de bête traquée de ses montagnes.

C'est une maison bien charpentée, un lilas fleurit et un ruisseau coule à ses côtés. On aperçoit le clocher de l'église et la noce qui vient de passer a laissé sur le seuil des fleurs et des rubans. Une hirondelle a fui, un roseau s'est penché sur la berge et le vent a perdu son escorte.

Elle dévalait les pentes herbeuses parsemées de bleuets lorsque l'archet a tiré croyant viser sa cible, c'est sur elle que la flèche est tombée.

Au fond du jardin, l'été bondit, s'agenouille et cogne aux vitres du couvent, trouant de fièvre celle qui n'a plus besoin de promesses et s'épuise à garder son secret.



C'est un matin songeur dans la vallée, à la mémoire docile. Le vent a tordu ses cheveux où s'emmêlent des brins de paille et des liserons.

Le vin fut servi, elle lui apporta du miel et des raisins. Mais à la saison où l'on brûle les sarments, il s'en est allé.

Elle se disait, chaque homme porte en soi une rose fanée, une corde brisée, un jour éteint. Il suffirait d'un brin d'armoise, d'un luthier avisé et d'une parole en l'air pour réparer la lumière.

On s'éparpilla dans le jardin, les barques étaient amarrées et les jeunes filles lisaient. Il s'approcha d'elle et lui dit : veux-tu t'en aller avec moi au gré de l'eau et perdre la vie s'il le faut ? Elle tourna la page et s'éloigna, l'ivresse à ce prix ne lui disait rien.

Le moine jardinier cultive des simples et parle aux oiseaux. Il écoute à genoux les soupirs de la terre et rit de son âme légère et mal vêtue.

La glycine est en fleurs et l'abeille s'enivre, c'est de l'audace à foison qu'elle transporte.

Les rochers déjà tièdes en avril sont des reposoirs pour les libellules qui dansent.

Les fleurs de montagne se hâtent de vivre, la saison est courte, aux premiers frimas, c'en est fini des œillets, du lys martagon et des rhododendrons.

Vous êtes remonté à la source, une branche de saule à la main, d'un rocher à l'autre, sans vous perdre de vue. Elle a traversé les océans et ce soir, il est trop tard pour un impromptu.

Vendangeurs battant des couplets et filles aux bras lourds dans l'âpreté de la terre que les ceps endurent de leurs membres noueux de vieux athlètes. Et puis celle aux tresses parsemées de raisins verts, un rayon de lune sur sa nuque.

Dans la nuit pâle il est des fleurs marines que les abeilles butinent au goût amer.

La mer raffole de gais tourments et se glisse entre nos phalanges qu'elle teinte d'une encre violette.

Au bord de la Baltique poussent des citronniers et des piments doux. Il ne neige plus en mai, le froid s'est retiré comme un vieux loup solitaire.

C'est une bastide de pierres sèches blottie dans un vallon. On y vient au printemps, les bras chargés de bruyères en fleurs et l'ami qui vous accueille distille de l'eau de vie.

C'est un ruisseau qui court au milieu du village de pierres fendues et de tuiles rousses. Il crachote comme un petit vieux qui s'en va claudiquant sur les pavés avec au fond des yeux des rêves dansants.

A l'aube, les amandiers frissonnent dans la brume. Sur la grand'route, passent des ânes chargés de fardeaux où s'égaillent myosotis et boutons d'or.

La chapelle endormie dans le clair vallon sonne son carillon. C'est l'heure des cigales et des abeilles, du vin sous la treille et des amours piquées d'orties.

Sur les rochers la mousse dessine des croisées de chemins. Scarabées, lézards et fourmis, chacun traverse son espace et se rend au festin.

C'est un maigre sentier où glisse la couleuvre. Le hérisson traverse la rangée de fraisiers et le long de la clôture s'agrippent des capucines. On y vient seulement en été.

C'est un vin que l'on boit en bord de mer, nul ne connaît le faune qui danse à la pleine lune, mais le breuvage étonne les rêveuses qui de leurs pieds nus battent la mesure.

Les sentiers empierrés où des hommes ont circulé pendant des siècles ne sont plus que des lignes confuses aux versants des montagnes où le lièvre a son gîte et la tortue ses repères. Les restanques font figure de balcons écroulés.

C'est une sente parmi les ronces et les mûriers, un rocher lisse comme de l'onix obstrue le passage et le contourner nous met dans l'embarras. C'est là que commence le chemin.

C'est une île amarrée aux grands fonds. Les vents n'en sortent pas et les hommes y reviennent. Une côte de roches rouges découpées au sabre et l'autre de sable dont la blondeur étonne.

Soyez vifs et vous serez passagers.

La libellule nous donne accès au chemin de traverse.

C'est un pâle soleil de pluie qui se pose sur l'étang.

L'oiseau noir au bec rouge s'aventure sur le pavement tandis que le colibri bat cent fois des ailes sur un bouquet de verveine bleue.

Comprenant que l'âme est du verre soufflé, il diffuse des bulles d'air dans la molle paroi qui prend forme d'un vase à col de cygne.

Nous ouvrirons les fenêtres au vent du désert pour laisser entrer les grains de sable.

Le lac est la bulle éclatée du souffleur de verre laissée choir sur la terre en ses rondeurs bâclées et sa profondeur intime.

Une brassée d'herbes sèches, un brin de romarin frotté entre ses doigts donne au vieillard l'éclat des songes.

Longtemps après sa mort, nulle conversation à voix basse, pas même une bougie ni la brisure d'un verre qu'un rayon traverse. L'oubli a la forme d'un lotus au milieu d'un étang.

Nous avons puisé dans l'orage toutes les rumeurs alentour et la terre a tant bu que lacs et marécages ont arrondi sa forme, elle est plus pâle, étourdie de pluie et d'embruns, plus lourde d'ombre mais aussi plus légère d'oiseaux piailleurs qui la survolent de tous côtés et picorent sa joue paresseuse.

Des arbres poussent dans la mer qui s'enlise et se creuse de cernes, on ne s'embarque plus. Lequel se venge de la terre ou de l'océan ?

Ce ciel n'a plus d'âme et nous ne saurons jamais quel ange est à sa porte.

Je calfeutre les mots dans le sable.

L'aube de sa pointe de fossile oxyde le temps d'un regard.

Les vitraux sont pauvres et la sainte est en plâtre, le sol poussiéreux, les bancs usés, le bénitier un granit trouvé sur le sentier parmi les ronces. Mais rien n'est plus reposant que le seuil d'un gris pâle comme les lèvres d'un vieillard qui sourit.

Tant de choses nous resserrent, la liberté est si mince et le passage à peine visible, la source hors de portée. Il nous faut choisir de vieillir sans le poids des ombres.

Deux fleurs jaunes ce matin dans l'herbe haute. Et le vaste nous est rendu.

La joie s'est enfuie, courez la rattraper, que ferions-nous sans elle.

## L'après-midi

C'est un ciel de la fin de l'été

Un fleuve bouillonnant traversé par un pont suspendu

Mais les lueurs du couchant distendent les cordes

Et le fleuve coule à pic

La nuit s'écarte à grands plis

Vous souriez à présent de ce qui vous hantait.

Des traces de pollen persistent en bordure des nuages, une frange que la brodeuse a laissé dépasser.

Les après-midis d'orage, aucun enfant ne pleure, seul le chien Dagobert a peur du tonnerre.

L'oiseau bleu picore le miroir en s'épouillant et laisse tomber une plume en partant.

Nous irons demander pardon au glacier qui saigne.

Les portes qui grincent sont des étincelles du temps.

Qui es-tu pour durcir tes rêves à la hauteur des brasiers ?

La ville a le front baissé  
Le regard limé par la lumière  
Et le teint grave des après-midi  
A travers les persiennes glisse  
Un soleil dru sur le dallage.

La vieille ville est en contrebas de la rivière disparue sous terre, les nuages n'ont plus de lit où reposer leurs joues roses.

La mer attend qu'on vienne cueillir son écume, le nageur lui rappelle le battement d'ailes qui l'unit au ciel.

Les étourneaux ne manquent pas au rendez-vous que la jeune fille timide leur a donné, elle qui ne sait pas encore où aller les regarde par la fenêtre.

Ce qui passe n'est pas le temps mais l'attente. On ne court plus en vieillissant, on s'attarde. C'est un présent qui s'égare et fait mine de s'éclipser.

Alors viendra le temps qui ne perdra plus son temps, le loisir de lever haut le visage et de rendre au ciel le reflet qui manquait au dernier nuage.

Nous l'avons suivi un soir au bord du fleuve. C'est là qu'il nous conta l'arrière-saison.

## Sable

Là-bas, un banc de sable fait taire l'aube  
L'aigrette plonge son bec dans la vase  
Un écheveau de lumière trace un chemin de ronde  
Sur la dernière citadelle marine

Chaque océan  
Discute à sa façon  
L'un clapote d'un rire de gorge  
L'autre a la vague lourde et la houle lointaine  
Celui-ci lance de longs gémissements  
Là une flaque se grise dans le sable  
Mais j'entends de l'autre côté  
Le roulement des galets  
Et le bercement qui ne s'éloigne que très peu  
D'une mer toujours étale

Marcher sur le sable  
Au bord de la mer  
C'est battre la mesure

Dans cet océan  
Les grands fleuves  
Déversent en son flanc  
Le limon qui nourrit  
Et la fièvre qui endort  
Et dans un vagissement sourd  
Naissent des îles  
Et des enfantillages  
De basse saison

Ce matin-là, j'ai déposé  
Dans le berceau des vagues  
Une petite tortue  
Eloignée du rivage  
Brûlée par le soleil  
Et menacée par les rapaces  
Je lui souhaitai longue vie  
Cent ans de navigation  
Et tous les dangers écartés  
Le monde pour elle  
N'est sans doute pas plus vaste  
Que pour moi qui la regardais  
Affronter l'océan

Au premier matin d'été  
La mer ouvre au nageur  
Son sillage  
Sous la poussée lente et puissante  
De ses brassées  
Les bancs de sardines s'égaillent  
Et les mouettes patinent  
Sur le bronze des rochers

L'enfant des plages  
Creuse dans le sable son labyrinthe

Un soleil pourpre sombre dans la baie  
Puissant cœur qui bat encore  
Et la mer tannée comme un vieux cuir  
Défaille sans rompre les amarres



L'enfant apprend à marcher en regardant la mer  
Depuis il n'a cessé de tourner les yeux de son côté  
De là un air penché et la vue trouble  
Un parfum d'algues qui l'entoure  
Et des idées vagues

Le pêcheur retire ses filets  
Où sursaute du menu fretin  
Mais un dauphin surgit  
Et danse près de lui  
Le pêcheur sourit  
Rien n'est tout à fait perdu

C'est un temple rendu au ciel  
Où les étourneaux volent en tous sens  
Parce qu'il est sage de prédire  
Même si le vent tourne  
Et que la vitre en claquant  
A éteint la bougie

Votre plainte est comme le ressac  
Qui languit sur le sable humide  
Plongez dans le remous  
Sans penser au rêve qui s'est tu

La dune porte les empreintes  
Des scarabées  
Un serpent glisse  
C'est l'âme du défunt

On dit au bord de mer  
Comme au bord des lèvres  
Ou bien au bord des larmes

Il existe l'instant sacré  
Où surgissant de l'eau  
Le corps ne demande plus rien  
Tout est accompli

*Cayenne, Janvier 2022*